

Brief Nr. 204

Objektyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **17 (1911)**

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pris. Peut-être que j'en penserai autrement dans la suite; mais quoiqu'il en soit, je me croirai l'homme le plus heureux, si sans perte je pouvois retourner dans mon pays après quelques années; c'est à dire si en revenant à Brugg j'aurois autant que j'ai eu avant que je me suis préparé pour ce malheureux voyage.

Je vous dis tout cela en confidence, mon gracieux Patron; daignés accorder un accueil favorable à mes larmes. J'ai déjà fait mon Epitaphe, la voici: J'étois bien et pour avoir voulu être mieux, je suis ici.

Hannover ce 8 Aout 1768.

Zimmermann.

Me voilà chargé d'une commision singuliere. M. *Baldinger* m'envoie cette enorme lettre en me priant de vous la presenter si vous etiés, comme il le suppose, à Hannover, ou si vous etiés encore à Berne, de la faire partir avec la premiere poste. Il me paroît ridicule de vous envoyer de pareils paquets par la poste, mais je suppose que c'est pour quelque affaire d'importance.

Je suis instruit à fond du genre de vie qu'a mené M. Werlhof. Si j'avois jusqu'à son genie etonnant, je prefererois pourtant la situation d'un forçat à Alger à la situation de M. Werlhof. Vous savés à quoi tout cela l'a mené? 1) à une mort prématurée. 2) Pas à un denier de profit; car il n'a laissé à ses enfants que ce qu'il a gagné dans une lotterie.

204.

(Bern Bd. 28, Nr. 186. — Frensdorff S. 180.)

Hannover ce 2 Sept. 1768.

J'ai reçu hier, Monsieur et très gracieux Patron, de la main de Monsieur le Premier Ministre votre

lettre du 21 Aout, et j'ai trouvé qu'elle étoit pour moi d'un prix inestimable. Vous avés senti mes peines, et vous avés tout dit ce que la sagesse peut dire pour me consoler; mon ami Tissot a fait la même chose et avec le même succès. Je me vaincrai, j'essayerai, j'aurai du courage avec un corps affoibli par la tristesse au de là de toute expression.

Vous avés bien raison de dire que Hannover est cher pardessus presque toutes les villes que vous connoissés; mais vous ne savés pas qu'encore depuis la guerre tout a rencheri prodigieusement, de sorte qu'à cet egard tout a changé infiniment depuis que vous avés été dans le pays. Le seul parti que nous puissions prendre c'est de retenir avec un soin infini tous nos besoins, de vivre aussi petitement que possible, de faire infiniment moins que ne font les familles des medecins qui n'ont que le tiers de ma pension. Il nous en coutera de cette façon là toujours 16 à 18 cent ecus par an pour le moins.

Tout ce que vous dites des affaires de M. Werlhof est vrai; il a eu des depenses enormes et fut entre autre aussi obligé de payer après la mort de son fils encore 10 000 Ecus de dettes. Mais les ressources qu'il avoit ne prouvent rien pour moi. Sa pratique s'est etendu depuis Moscau jusqu'à Rome, et ce qu'il a fait ici, les peines qu'il s'est donné me tueroient au bout d'un mois. A Dieu ne plaise que j'aye ses succès, ou plutot que le public d'ici ait une aussi bonne opinion de moi que de lui.

Il est incontestable que je jugerai mieux de mes circonstances dans une année d'ici. Je suis même intimement persuadé par les raisons psychologiques

que vous m'allegués et que je trouve d'un poids infini, qu'allors je me croirai mieux. La pratique ne me manquera pas, elle ne me manque pas même à present, et je commence à être consulté par lettres de plusieurs endroits du pays. Mais la pratique de Hannover n'est rien moins que lucrative à ce que m'on dit; de très grandes maisons ne donnent que deux, trois ou quatre Louis de pension annuelle à leur medecin, et cependant ces maisons occupent le medecin infiniment. En general il me semble que ce pays est infiniment plus pauvre que vous le croyés. Les consultes etrangeres sont donc absolument ce qu'il y aura de mieux pour moi, c'est la ressource dont il me faudra vivre. Le gain que je ferai le plus surement ici, c'est l'experience: j'aurai plus d'habilité, plus de facilité pour la pratique de mon art, si Dieu me donne la vie; et c'est assuremment ce que je conte pour beaucoup. J'aime le travail, l'etude, et je n'ai aucun gout pour ce qu'on appelle ici du plaisir. Je crois même que je gagnerai bien des gens par l'honneteté de mes procedés qui depuis l'anarchie qui a suivi la decadence et la [mort de M. Werlhof est devenue un peu rare. Vous pouvés conter, mon cherissime Patron, sur ma douceur et ma prudence même vis à vis de ceux qu'il est impossible de gagner par là.

Je ne scai si je vous ai dit que le medecin qui a depuis la mort de M. Werlhof la confiance de toute la noblesse et de presque toute la ville est M. *Muller* d'Osterode qui a été votre disciple et qui de mon tems avoit M. *Norréen* pour gouverneur. Je commence pourtant à soupçonner qu'il s'elevera aussi un parti

en ma faveur avec la suite du tems; la famille de Hardenberg me veut un bien infini, et si la vie de M. le Premier Ministre pouvoit être conservée, je crois que j'aurai toujours sa protection de même que celle de Madame la Premiere Ministre que je ne vois jamais sans un plaisir infini, et je la vois tous les jours.

M. le Premier Ministre travaille toujours comme il l'a fait il y a vingt ans; mais il a toujours une disposition fievreuse, et la fièvre peut être occasionnée et l'est souvent par un rien: avec cela une toux enorme tous les jours, des crachats immenses, un mauvais gout à la bouche, et une extreme maigreur jointe à un teint pale et jaunatre. Je crains beaucoup cet hyver, car surement la moindre maladie aigue pourroit nous faire faire une perte à la quelle je ne puis penser qu'en tremblant, quoique j'y pense tous les jours. Oserois-je vous demander, mon cherissime Precepteur, votre avis sur cette maladie

Permettés-moi, mon cherissime Patron, que je vous parle du veritable etat de vos affaires d'après ce que je scai soit par S. E. de Munchhausen, soit par M. le Hofrath *Strube* qui a la sousdirection de toutes les affaires de Gottingue et toute la confiance de S. E. Le Roi vous desire, cela est incontestable; mais S. E. de Munchhausen ne vous desire pas moins, quoique avec un sentiment d'impatience amicale sur les obstacles que selon M. le Premier Ministre vous aimés à trouver en tout ceci. On croit que vous ne voulés pas fortement (je le crois aussi quoique je soutienne le contraire) et c'est tout le mal de l'affaire. Si vous vouliés être coulant par rapport

à votre logement, prendre par exemple la maison de Schmahl qui vaut bien la Londonschenk, dire d'une façon decisive que vous viendrés dès que vous aurés un logement, alors tout ces nuages disparoitroient tout à coup. Il est sur au reste que vous ne pouvés plus trainer longtems cette affaire, car on croit que le Roi sera bientôt indisposé aussi, malgré son estime personnelle qu'il a pour vous à ce que je scai de science certaine. Il n'etoit pas même politique-ment utile par le passé de negocier à la fois ici et à Londres, car ceci a surement eté une cause de retard. Bref M. le Premier Ministre vous souhaite, Monsieur, aux conditions que vous avés proposé vous-même, mais il souhaiteroit aussi un langage plus decisif de votre part, une velleité déterminée.

Nous avons eu ici par plusieurs fois M. de *Behr*, Ministre du Roi à Londres. A juger de l'empressement universel avec lequel on a fait la cour à ce seigneur, il est infiniment bien avec le Roi et il doit avoir les plus grandes esperances pour Hannover. J'ai eu l'honneur aussi de voir ce seigneur, il m'a reçu d'une façon infiniment polie, comme Messieurs les Ministres m'ont reçu tous. Je ne pouvois m'empêcher à toutes ces audiences de penser à M. l'avoyer *d'Erlac* et aux audiences qu'il donne. On disoit que Hannover est une Republique à cet egard et Berne un etat despotique.

Je serois un ingrat, si je ne me louois pas de la bonhommie que je trouve ici chés une infinité de personnes, et de la politesse que je trouve chés la noblesse sans exception. Il n'y a que le bas peuple

qui me deplaise ; mais aussi est-il traître, usurier, trompeur, miserable à tous égards.

Ma pauvre mère et ma pauvre femme prennent pour me ménager admirablement bien leur parti ici quoiqu'elles se trouvent dans un labyrinthe cruel que vous sentirez, mais que je suis incapable de vous peindre.

J'espère que Madame votre Epouse et vos chers enfants seront remis des desastres de leur voyage. Nous présentons à Madame votre Epouse, à Mlle Charlotte et à toute votre chère famille nos plus tendres compliments. Mais je vous supplie, Monsieur, de ne dire à âme qui vive (excepté à M. Tissot que je salue du fond de mon âme) le véritable état de ma situation.

Je suis charmé que de Haen soit revenu de sa fureur ; je souhaite que tous vos ennemis en reviennent, et que tous vos amis vous aiment aussi tendrement, aussi sincèrement, aussi chaudement que Votre etc.

Zimmermann.

Je sors d'une maladie bien douloureuse, causée par les terribles inquiétudes de mon esprit

Les lettres volumineuses que des savants allemands voudront vous faire parvenir dans la suite seront envoyées à l'adresse de Me. Vandenhoeck.

Permettéz-moi, mon cherissime Patron, de vous avouer le non plus ultra de mon ambition, ce que le bon Dieu me fasse la grâce de gagner en cinq ou six ans autant à Hannover qu'il faudra pour réparer les pertes que j'ai fait pour venir ici (j'en excepte mes postes perdus à Brugg pour jamais) et pour donner une éducation honnête à mes enfants. La

joye rentreroit dans mon cœur à mesure que j'aurois l'esperance de parvenir à ce terme qui seroit aussi celui de mon séjour dans ce pays; alors je retournerois à Brugg et dans ma maison paternelle pour y être meprisé, pauvre et content. Mais hélas, je n'espere pas ce que j'ambitionne.

Oserois-je vous prier de faire parvenir la lettre cy-jointe à son adresse?

205.

(Bern Bb. 29, Nr. 29 a.)

Je ne vous ai point écrit, Monsieur et très gracieux Patron, depuis six mois, puisque je n'aurois pu vous écrire que des choses que vous semblés désapprouver très fort, ou qui du moins vous eussent affligé. J'ai passé tout ce tems dans des larmes, regrettant sans cesse sur le sac et sur la cendre d'avoir accepté non pas un poste désiré, mais un poste qui m'a été depeint comme infiniment avantageux, et que je n'ai désiré que comme tel. Ma santé a été détruite dès le mois d'Aout et par les secousses réitérées dès lors chaque jour j'ai souffert de tourments inouis; cependant je me suis acquitté aussi bien que j'ai pu de tous mes devoirs; j'ai fait tous les jours de la vie mon tour chés Monsieur le Premier Ministre et chés tous mes malades, quoique privé jusqu'au dernier reste de tout ce qui s'appelle force d'esprit ou de corps. A l'âge de quatre-vingt ans on ne peut pas être enervé d'avantage; ce n'est que depuis le 25 Janvier que j'ai commencé de ne point sortir et de garder le lit. Mes jambes déchirées par des douleurs atroces ne me portoient plus, il falloit me soutenir partout, je pris des évanouissements sur chaque